

The background of the cover is a complex, abstract composition of overlapping, angular shapes in a palette of warm colors: terracotta, burnt orange, deep red, and ochre. These shapes form a collage that suggests the profiles and features of several faces, possibly historical figures, rendered in a modern, graphic style. The overall effect is one of layered depth and artistic texture.

LETTRES À FLAUBERT

RÉUNIES PAR
YVAN LECLERC

éditions
THIERRY MARCHAISSE

COLLECTION « LETTRES À ... »

Il fut un temps où les correspondances étaient le principal *medium* de l'actualité, des conflits intellectuels, du rapport à soi, à ses contemporains voire aux anciens. Les lettres alors se croisaient comme des épées, étaient lues en public, copiées, circulaient de mains en mains. Aujourd'hui noyée dans le flux incessant de nos billets électroniques, cette forme brève, intime, adressée, n'a cependant rien perdu de sa force polémique ni de sa beauté littéraire. Cette collection voudrait lui redonner toute sa place dans les débats publics du XXI^e siècle.

LETTRES À FLAUBERT



© 2017 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

LETTRES À FLAUBERT

RÉUNIES ET PRÉSENTÉES PAR YVAN LECLERC

JEANNE BEM • PIERRE BERGOUNIOUX
BELINDA CANNONE • PHILIPPE DELERM
BENOÎT DUFAU • PHILIPPE DUFOUR
JOËLLE GARDES • SEBASTIÁN GARCÍA BARRERA
PATRICK GRAINVILLE • YVAN LECLERC
PHILIPPE LE GUILLOU • JEAN-MARC LÉVY-LEBLOND
BENOÎT MELANÇON • CHRISTINE MONTALBETTI
RAMONA NADDAFF • FRANÇOIS PRISER
DANIEL SANGSUE • MICHEL SCHNEIDER
POSY SIMMONDS • PHILIPPE VILAIN
VINCENT VIVÈS • MICHEL WINOCK
FAWZIA ZOUARI • ANONYME



éditions

THIERRY MARCHAISSE

INTRODUCTION

UNE FAMILLE ÉTERNELLE DANS L'HUMANITÉ

par Yvan Leclerc

On qualifie abusivement de « générale » une correspondance dès lors qu'elle recueille toutes les lettres d'un épistolier, ou du moins toutes les lettres retrouvées, puisqu'une correspondance ne saurait jamais être « complète » au même sens que les œuvres. Par la fatalité qui pèse sur ce genre dispersé au gré des boîtes postales d'expédition et des boîtes à chaussures de la conservation privée, une correspondance est toujours lacunaire : des autographes sont perdus, détruits accidentellement ou volontairement, oubliés dans des malles, enfermés dans des coffres-forts, retenus par des héritiers scrupuleux ou spéculateurs. Le nombre d'inédits qui « sortent », bon an mal an, à l'occasion de ventes aux enchères, suffit à convaincre qu'on se trouve devant un corpus indéfiniment ouvert. Ainsi une édition de correspondance devrait-elle toujours se présenter comme un « choix », mais avec cette différence par rapport aux anthologies que la sélection n'a pas été opérée par l'éditeur dit scientifique mais par les destinataires et parfois par ce grand maître des Postes qu'est le hasard. Les amateurs de ce genre littéraire doivent se résigner à vivre avec des fantômes, ainsi qu'on le dit de ces fiches qui signalent les livres absents sur les rayons d'une bibliothèque. Et les fantômes ont ici une existence attestée : on sait que telle lettre a bien été écrite, envoyée, lue grâce au témoi-

gnage d'autres lettres, mais elle « manque à sa place », comme disent les bibliothécaires.

Ces lacunes inévitables ne sont pas les plus graves : pour qu'une correspondance n'usurpe pas tout à fait son titre de « générale », il faudrait qu'elle inclue les réponses, faute de quoi le mot de *correspondance* ne remplit pas son programme. Par étymologie et par définition, le genre repose sur le dialogue et les allers-retours du facteur, qui apparentent cette pratique sociale aux jeux à deux, ping-pong, tennis, dames ou échecs, dans lesquels chaque joueur doit attendre qu'on lui renvoie la balle ou qu'on pousse un pion. Or, la grande majorité des éditions de lettres ne font entendre que la moitié de la partition, comme si Roméo parlait seul sans que Juliette lui donnât la réplique, ou l'inverse. Fût-elle géniale, la parole épistolaire perd à être univoque. *Les Lettres d'une religieuse portugaise* ont leur beauté pathétique, mais le monologue sans écho est ici un effet de l'art. *Les Lettres persanes*, *La Nouvelle Héloïse* ou *Les liaisons dangereuses* ont pu se donner comme des correspondances « naturelles » parce qu'elles sont polyphoniques. Une lettre ne prend sens qu'en relation avec une autre, écrite d'une autre plume et portant une autre signature.

Dans leur jargon, les éditeurs parlent de correspondances *active* et *passive*, en établissant une hiérarchie qui a au moins le mérite d'être claire, le qualificatif de la seconde la plaçant dans une position secondaire. Mais la *passivité* du destinataire s'inverse en activité de destinataire dès lors qu'il prend à son tour la plume ou le clavier. Le genre épistolaire, comme tous les genres à double énonciation, invite à cette permutation de points de vue. C'est peut-être parce qu'il savait *penser duel*, dans les échanges épistolaires entre amis ou amants, que Flaubert a su, le premier, avec une grande habileté technique, enchaîner les changements de focalisations internes dans ses romans.

Même quand l'éditeur est conscient qu'une correspondance relève du chant amébé, il n'a souvent que de mauvaises solutions, imposées par les contraintes éditoriales (au moins sur papier) : ou bien publier séparément des correspondances croisées entre deux épistoliers, s'il s'agit d'une conversation au sommet et pour peu que le nombre de lettres conservées de part et d'autre soit à peu près en équilibre (dans le cas de Flaubert, ses dialogues avec Sand, Tourgueneff, les Goncourt, Maupassant, Le Poittevin et Du Camp) ; ou bien on imprime les lettres reçues à leur place chronologique dans la correspondance qui mérite alors un peu plus son nom de « générale » (c'est le parti adopté par Jean Bruneau dans la Bibliothèque de la Pléiade pour les lettres envoyées par Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, George Sand, Tourgueneff et quelques autres), mais en caractères plus petits pour marquer le rapport de subordination ; ou bien encore en rejetant des extraits de lettres en annexe (pour celles de Du Camp et de Bouilhet dans la même Pléiade), voire dans l'annotation d'une lettre, pour un destinataire plus occasionnel, quand la réponse ne se comprend que par rapport à la question.

Il est cependant plus facile de collecter les lettres reçues que de réunir les lettres envoyées : par la loi du genre, les lettres apportées par le facteur s'accumulent en un seul lieu, alors que les lettres envoyées sont disséminées en autant d'endroits qu'il y a de destinataires. Aussitôt après la mort de Flaubert, son héritière et editrice s'affaire auprès des principaux correspondants de son oncle pour solliciter le don, le prêt ou la copie des lettres en leur possession, avec des réussites contrastées.

C'est bien là le destin des lettres : elles n'appartiennent plus à celui qui les a écrites, dès l'instant où il les a envoyées. Il en conserve le droit moral, inaliénable, mais il en perd la propriété matérielle. Écrire une lettre relève de la contemplation narcissique ; la mettre à la boîte condamne à la dépossession. À moins

de ne pas jeter ses brouillons (Flaubert en noircissait beaucoup pour ses œuvres mais très peu pour ses lettres), naguère d'en prendre une photocopie, aujourd'hui de cocher dans sa messagerie la case : « conserver une copie du message dans la boîte éléments envoyés ». Ainsi l'expéditeur peut-il réaliser le fantasme de complétude pour sa propre correspondance, puisqu'il tient les deux bouts de la chaîne.

Dans le carnet d'adresses de Flaubert, on dénombrait 279 correspondants quand le compteur s'est arrêté, avec la publication du cinquième et dernier volume de la *Correspondance* sur papier bible, en 2007.

Dix ans plus tard, ce chiffre dépasse les 300, grâce aux lettres inédites que nous offrons au public dans ce volume. Quelques-unes émanent de correspondants déjà connus, en particulier Louise Colet, dont nous publions deux lettres importantes : cinq brouillons seulement avaient été retrouvés jusqu'à présent, les autres épîtres de la Muse ayant été probablement détruites, par Flaubert lui-même, lors de l'autodafé du 2 ou du 9 mai 1879, raconté par Maupassant dans une chronique. Le lecteur apprendra à connaître plusieurs correspondants nouveaux, dont on ne soupçonnait pas l'existence. D'autres lettres émanent de lecteurs contemporains, dans les deux sens temporels du terme, une ouverture chronologique ayant été prévue par Flaubert lui-même, qui voyait ses lecteurs réunis autour d'une table immense, dans un temps suspendu : « Je pense souvent avec attendrissement aux êtres inconnus, à naître, étrangers, etc., qui s'émeuvent ou s'émouvront des mêmes choses que moi. Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de votre pensée, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer¹. » Certains épistoliers auraient pu com-

¹ Lettre à Louise Colet, 25 mars 1854, *Corr.*, t. II, p. 541.

mencer leur lettre comme Sophocle s'adressant à Racine par le truchement de Marcel Proust : « Mon cher ami, excusez-moi de vous écrire sans avoir l'honneur d'être personnellement connu de vous¹. »

Dans notre dossier, un lot important appartient au genre bien répertorié des lettres au Grand Écrivain, envoyées par des « confrères » qui se présentent souvent comme des disciples. On sait que Flaubert était très attentif aux débutants, dont il lisait en détail les livres, au détriment des siens (sur la fin, on est tenté de lui conseiller de laisser là la lecture chronophage des ouvrages de Léon Hennique, Gustave Toudouze et autres Marius Roux pour avoir le temps d'achever *Bouvard et Pécuchet...*), et qu'il leur répondait longuement, en des lettres paternelles mais sans concession, « sévères mais justes », ainsi qu'il se plaisait à le dire. Apparemment, aucune des lettres de ces « disciples » ici représentées n'accompagnait un envoi de livre.

Enfin, on trouvera deux lettres écrites par des personnages, dont on pensait qu'ils appartenaient corps et biens à la fiction, mais qui se révèlent avoir existé. Nous ne désespérons pas de mettre un jour la main sur un billet de Delphine Delamare, dans lequel se trouverait la célèbre formule, plus justement attribuée : « Madame Bovary, c'est moi – d'après moi. »

Parmi tous les correspondants, signalons qu'un seul a résisté à nos recherches pour en percer l'anonymat. La lettre, non signée, n'était pas accompagnée de son enveloppe, et après comparaison, la graphie ne ressemble à aucune autre, dans la collection d'autographes dont nous disposons.

Tout éditeur de correspondance se pose la question du classement. Il n'y a pas de bonne règle de présentation, dans l'absolu. L'ordre chronologique strict, le plus pratiqué, est certes com-

¹ À l'ombre des jeunes filles en fleurs, dans *La Recherche du temps perdu*, éd. Jean-Yves Tadié, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, t. II, p. 265.

mode pour la consultation, mais il est aussi paresseux et aussi stupide que l'ordre alphabétique des dictionnaires. Et d'ailleurs, il eût été difficile à mettre en œuvre dans la mesure où, comme on le verra, la date manque à l'en-tête de nombreuses lettres. Une répartition sémantiquement plus pertinente eût consisté à grouper les lettres par sous-genres épistolaires, selon des catégories bien connues, telles que les lettres d'amour, à l'éditeur, de voyage, à la famille, aux pairs, de remerciements, de sollicitations, etc. Mais outre que ces catégories n'ont rien à envier à l'hétérogénéité des listes dressées par Borges, elles auraient manqué de pertinence pour notre corpus. Nous avons également envisagé, pendant un temps, de ranger les lettres en tenant compte de la nature et de la fonction des expéditeurs, selon qu'ils appartenaient à la famille des personnages, des correspondants déjà bien identifiés, des écrivains, etc. Mais ce type d'organisation ne nous a pas paru répondre aux besoins d'équilibre et de représentativité des groupes.

Finalement s'est imposé le critère de classement des formules d'adresse, que les spécialistes nomment également *appellatifs* ou *apostrophes*. Dans les lettres retrouvées que nous publions ici, ces formules varient selon une gradation assez commune dans tout ensemble épistolaire : Cher Gustave, Cher Gustave Flaubert, Cher Flaubert (ou Cher Monsieur Flaubert), Cher Maître, Cher Monsieur. En cinq manières de s'adresser au même correspondant, se dessine une trajectoire qui va du plus proche au plus lointain, souvent du tutoiement au vouvoiement, du plus familier au plus distant, que cette distance soit de respect ou de mépris (on trouvera même un irrévérencieux Cher Idiot). C'est ainsi que les deux lettres de Louise Colet, qu'un classement par destinataire eût rapprochées, se trouvent en positions extrêmes, au début et à la fin, pour des raisons que l'on comprendra aisément à la lecture.

CHER GUSTAVE

À Monsieur mon notaire

Cher maître,

Comme vous le constaterez aisément en parcourant cette lettre de Louise Colet, il m'est difficile, en tant que légataire universelle, de laisser figurer ce tissu d'insanités dans la correspondance de mon oncle que messieurs Charpentier et Fasquelle ont accepté de publier. Celle-ci est vouée à se répandre de par le monde, témoignage précieux de sa vie intime dont nous ne saurions priver les lecteurs et, j'ose le dire, l'humanité tout entière. C'est un travail considérable, je recueille, je classe et conserve pieusement ces archives : ce n'est pas pour qu'une semi-folle, exaltée jusqu'à l'obscénité, entache l'image de notre grand homme par des suggestions indignes. Je vous prie donc de joindre cette horrible lettre à la liasse de celles que nous brûlerons à l'issue de cette récollection, poursuivant ainsi dans le sens qu'avait voulu mon oncle dont vous n'ignorez pas que, souhaitant appliquer à sa biographie le principe d'impersonnalité qui prévalait dans son œuvre, il avait lui-même, en accord avec ses correspondants, organisé plusieurs autodafés.

Je vous remercie encore pour votre aide précieuse et vous prie de recevoir, cher maître, mes meilleures pensées.

Caroline Commanville

Le 3 mars 1886

Oh Gustave chéri,

Le temps passe, sans te voir, c'est à devenir folle. Quelle femme me crois-tu pour exiger que je garde mon calme quand tout mon corps et mon cœur te réclament ? Ce soir, tu permettras que je me plaigne, même si cela te met en rage. Quand je te dis « Voyons-nous », tu m'invites à travailler, à aimer l'art : je travaille, je travaille, mais je travaillerais bien mieux sans doute si je n'étais constamment tourmentée par ton absence. Bien sûr, je suis heureuse de savoir que tu me lis chaque soir. Au moins me sais-je, de cette fantomatique manière, à tes côtés. Mais te serrer dans mes bras, Gustave, te serrer ! Tu m'écris : « Je t'embrasse, je te baise, je suis fou. Si tu étais là, je te mordrais. » Alors, que n'es-tu près de moi pour m'étreindre ! Tu m'assures que tu te sens des appétits de bêtes fauves, des instincts d'amour carnassier et déchirant ? – mais quel fauve est-ce là qui sait si bien résister à mes appels et pour qui les soixante misérables lieues qui nous séparent semblent insurmontables ?

Tu travailles, je le sais, ton œuvre est ce qui t'importe, je le sais, mais pourquoi m'avoir laissé t'aimer de la sorte ? Comme Bérénice, je me plains :

Que ne me disiez-vous, Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.

Elle dut subir l'inflexible loi romaine qui l'empêchait de s'unir à Titus, moi je subis celle de ton travail. Tu dis que tu m'aimes – non, tu l'as dit, mais à présent tu en doutes, tu te demandes si ton cœur n'est pas impuissant – question cruelle. Pourquoi t'imaginer que tu travailleras mieux en ne quittant jamais Croisset ? En quoi le bonheur contrarierait-il ton ardeur ? Si au moins je pouvais venir te retrouver. Je me ferais si petite, si discrète, je travaillerais dans mon coin et nous nous retrouverions

quand nous aurions bien avancé, pour une promenade le long du fleuve. Nous choisirions un bosquet isolé pour nous embrasser, tes mains glisseraient sous mes robes, ta bouche irait chercher ma gorge, tu me trouverais si consentante. Mais je rêve...

Tu sais bien comme mes poèmes m'importent, pas moins qu'à toi tes écrits, et je crois en avoir conçu et publié assez pour que tu ne m'imagines pas ayant le désir de t'aimer comme une petite bonne femme. Mais enfin, faut-il vraiment, comme tu le crois, mourir à la vie pour accéder à la Beauté de l'art ? Piètre poète je suis alors, car je n'ai jamais si bien écrit que quand j'étais amoureuse. Je ne partage pas l'opinion commune – poussée par toi à l'extrême – que vivre, aimer et rire contrarieraient en nous l'élan créateur. N'as-tu pas observé, au contraire, comme la joie emporte la plume et lui donne des ailes ? Une âme comblée exalte la poésie bien mieux que ne le font tristesse et austérité.

Que d'obstacles tu ne cesses d'opposer à mon amour. Tu me dis que je suis la seule femme que tu aies aimée et eue – homme étrange qui ne peut jamais désirer ce qu'il aime, ni aimer ce qu'il désire ! Tu prétends que tu n'es pas fait pour jouir – mais je le suis, moi, Gustave chéri, je suis femme et amoureuse, et ton amour si distant m'accable. Comme si tout cela ne suffisait point, tu declares que tu ne peux quitter ta mère et qu'elle est trop fragile pour se passer de son fils. Ah ! mon chéri, j'admire ce scrupule, mais c'est pousser bien loin le sacrifice filial. Ta mère n'a-t-elle pas des employés fidèles et une santé parfaite ? Et mon amour, n'est-ce rien ? Ne mérite-t-il pas lui aussi d'être étanché, un peu, par ta présence ? Mais non, ma douleur, prétends-tu, ne serait rien auprès de celle de ta mère – rien qu'une « petite piquûre » –, et ta propre douleur de fils la sachant souffrante serait plus grande que la mienne. Quelle insane concurrence des souffrances, Gustave, sais-tu ? parfois je te trouve théâtral, comme un matamore qui se repaît de ses cicatrices et sans cesse les exhibe...

Mais je devine que déjà tu t'irrites, tu voudrais que j'accepte ton ermitage. Non, je ne cherche pas à te tourmenter en te rappelant ma souffrance, ni à rivaliser avec celle de ta mère. Ô cruel, cruel amour ! j'essaie simplement de survivre au vain désir qui me dévore.

Un seul souvenir me console : quand tu avais décidé de me rejoindre à Mantes, si près de Croisset mais où tu comptais pourtant ne m'accorder que cinq heures, tu me prévenais – comme une punition ? – que la prochaine séparation serait encore plus longue : es-tu donc gardé comme une jeune fille ? Or, mon amour, tu m'as donné toute une nuit ! Et tu me demandes si tu m'as plu ? Mais le corps me brûle encore en y songeant... tu étais comme le buffle indompté des déserts d'Amérique, je me sentais gazelle. Oui, c'est vrai, je n'avais pas rêvé que l'amour allât jusque-là. Tranquillise-toi donc.

J'aime quand tu m'écris, ô mon jeune homme : « Je veux que tu sois étonnée de moi et que tu t'avoues dans l'âme que tu n'avais même pas rêvé de transports pareils. » Mais que te demandé-je d'autre ? Oui, je veux que tu me prennes, que tu m'enivres, je veux être toute à toi – mais pour cela, ne faut-il pas que tu viennes à Paris, ou que tu me laisses venir à Croisset ?

Parfois je crois que tu m'aimes déjà moins. L'autre jour, feuilletant nos lettres – je les garde à portée d'yeux, dans mon secrétaire –, j'ai relu celle par laquelle tu répondais à ma proposition de venir passer avec toi une petite journée, et je l'ai trouvée étrangement habile. Me trompé-je ? Vois comme tu m'écrivais : « Je me figure ta tête et ta gorge nue éclairées par l'astre pâle. Je vois tes yeux briller dans l'ombre bleue. Sais-tu que ce serait royal et magnifiquement beau ? Toi faisant soixante lieues pour passer quelques heures dans le petit kiosque de là-bas... » Et après cet odieux conditionnel (ce *serait* royal), tu fais comme si j'avais proposé un geste insensé : « Mais à quoi bon songer à de pareilles folies ! C'est impossible. Tout le pays le saurait le len-

demain. Ce serait d'odieuses histoires à n'en plus finir. » Depuis quand es-tu homme à t'effaroucher du voisinage ? Comment ne pas penser que tu ne veux surtout, surtout pas que je vienne ?

Et puis encore ceci. Puisque tu me parles toujours avec tant de franchise, laisse-moi te dire avec sincérité : tu aimes trop mes petites pantoufles. Tu m'en parles comme si elles suffisaient à me remplacer dans ton cœur et dans ton plaisir. Sais-tu bien que certains soirs je me prends à les haïr et à regretter de te les avoir données ? Maudites pantoufles, me dis-je, ce sont elles qui reçoivent l'ardent désir que je convoite... Tu m'écris que tu rêves en les regardant, que tu songes aux mouvements de mon pied quand il les emplissait et qu'elles en étaient chaudes. Tu me parles du mouchoir que tu as mis dedans, encore taché de mon sang et dont tu voudrais qu'il fût encore tout rouge. Ah ! au début je me sentais flattée que ma chaussure et ce mouchoir te fussent si précieux. Mais c'en est trop. Tandis que je me tords comme une damnée dans l'enfer, la pantoufle recueille ta précieuse extase et te laisse satisfait comme... comme avec une femme. Oui, c'en est trop, Gustave, n'entends-tu pas comme le souvenir de tes mains sur moi brûle encore ma gorge ? N'entends-tu pas mes gémissements de louve délaissée ?

Dis-moi quand nous nous verrons, dis-le-moi enfin ! Je n'en puis plus.

L.

23 février 1847

TABLE DES MATIÈRES

Une famille éternelle dans l'humanité, par Yvan LECLERC	9
CHER GUSTAVE	
« Le temps passe, sans te voir, c'est à devenir folle », par Belinda CANNONE	17
« Te souviens-tu de notre première rencontre ? », par Fawzia ZOUARI	23
« ... ou même cher Gustave, car il est entendu que tu ne recevras pas cette lettre... », par Christine MONTALBETTI	29
Trois lettres à Flaubert, par Pierre BERGOUNIOUX	37
« Cher petit Idiot », par Vincent VIVÈS	43
L'art n'a que sa beauté, par Sebastián GARCÍA BARRERA	49
CHER GUSTAVE FLAUBERT	
« Peut-être faut-il vous dire rapidement ce qu'est le CAPES de Lettres », par Philippe DELERM	57
« Vos admirateurs et vos critiques se partagent... », par Philippe LE GUILLOU	61

« Je viens de compter : cela fait plus de quarante ans... », par Daniel SANGSUE	65
« Juste un mot, cher Gustave Flaubert, pour vous dire combien... », par Philippe VILAIN	71
« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel siècle... », par Michel WINOCK	75

CHER (MONSIEUR) FLAUBERT

« I first read your masterpiece... », « La première fois que j'ai lu votre chef d'œuvre... » (traduit de l'anglais par Camille Delville), par Posy SIMMONDS	83
« Je ne vois pas comment m'adresser à vous autrement » (traduit de l'américain par Thierry Marchaisse), par Ramona NADDAFF	91
« J'ose t'écrire, Grand Flau... », par Patrick GRAINVILLE	95
« <i>Oderunt poetas</i> » : au pied de la lettre, par Benoît DUFAU	101
Le chat, le singe et Michael Jackson, par François PRISER	109

MAÎTRE

Ces diables de mathématiques, par Jean-Marc LÉVY-LEBLOND	123
« Je vous connais bien, votre œuvre m'est familière... », par Jeanne BEM	131
« Je tiens à ce nom – bien que de nos jours... », par Michel SCHNEIDER	143

MONSIEUR

Lettre de Regimbart, dit le Citoyen, à Gustave Flaubert, par Philippe DUFOUR	155
---------------------------------------------------------------------------------	-----

« C'est le métier qui veut ça : quand on conduit un fiacre... », par Benoît MELANÇON	157
« Il fut un temps où je pouvais m'adresser à vous... », par Joëlle GARDES	161
POST-SCRIPTUM	
« C'est à vous que je décide d'écrire ce soir... », ANONYME	171
« À mon tour de suscrire votre nom... », par Yvan LECLERC	175
ANNEXE	
Sources	181
Notes sur les auteurs	183

DANS LA COLLECTION « LETTRES À... »

Dominique Goy-Blanquet (dir.)
Lettres à Shakespeare

Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.)
Lettres à Alan Turing

Jean-Marie Schaeffer
Lettre à Roland Barthes

Catriona Seth (dir.)
Lettres à Sade

AUX MÊMES ÉDITIONS

André Agard

Un lézard dans le jardin

Claude Bartolone et Michel Winock (dir.)

Refaire la démocratie. Dix-sept propositions

Isabelle Bergoënd

Le Dagobert optique

Belinda Cannone et Christian Doumet (dir.)

Dictionnaire des mots manquants

Sophie Caratini

Antinéa mon amour

Sophie Caratini

La Fille du chasseur

Sophie Caratini

Les Non-dits de l'anthropologie

suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*

Sophie Caratini

Les Sept Cercles. Une odysée noire

Anne-Dauphine du Chatelle

La Foudre et les Papillons

Corinne Devillaire

C'est quoi ce roman ?

Hubert François

Dulmaa

Éric Garnier

L'Homoparentalité en France. La bataille des nouvelles familles

Maurice Godelier

Suivre Jésus et faire du business

Dominique Goy-Blanquet (dir.)

Lettres à Shakespeare

Nathalie Heinich

Maisons perdues

Pierre Houdion

L'Art de nuire

Philip Larkin

Une fille en hiver

Roman traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet et Guy Le Gaufey

Philip Larkin

La Vie avec un trou dedans

Poèmes choisis et traduits de l'anglais par Guy Le Gaufey, avec la collaboration de Denis Hirson. Édition bilingue

Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.)

Lettres à Alan Turing

Bertrand Longuespé

Le temps de rêver est bien court

Louis de Mailly

Les Aventures des trois princes de Serendip

suivi de *Voyage en sérendipité*

par Dominique Goy-Blanquet, Marie-Anne Paveau, Aude Volpillac

Lucas Menget

Lettres de Bagdad

Nicolle Rosen

Je rêvais d'autre chose

Perrine Rouillon

Moi et les autres petites personnes on voudrait savoir pourquoi on n'est pas dans le livre

Moustapha Safouan

La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause

Jean-Marie Schaeffer
Lettre à Roland Barthes

Jean-Marie Schaeffer
Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?

Catriona Seth (dir.)
Lettres à Sade

Michel Winock
L'Effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français

Michel Winock
Journal politique. La république gaullienne 1958-1981

« OCTETS », COLLECTION NUMÉRIQUE

Jean-Pierre Azéma et Michel Winock
Les Communards

Jean-Pierre Azéma et Michel Winock
La Troisième République


Diane Chauvelot
Le Monolithe facétieux. Lettre sur Lacan à l'usage des générations futures

Jean Clay
Paroles d'artistes

Dominique Goy-Blanquet & François Laroque (dir.)
Shakespeare, combien de prétendants ?

Henri Sztulman
Psychanalyse et humanisme

Michel Winock
Victor Hugo




Éditions Thierry Marchaisse

Site internet : www.editions-marchaisse.fr

Forum des lecteurs : www.editions-marchaisse.fr/forum

 Facebook : www.facebook.com/Marchaisse

 Twitter : www.twitter.com/EditionsTM

LETTRES À FLAUBERT

Où l'on apprend que le jeune Gustave était mauvais en maths, que même un singe peut écrire au Maître, que son facteur a perdu des plis en route, que ses admirateurs et admiratrices souffrent de bovarysme, qu'il n'habite plus à l'adresse indiquée...

Dans le carnet d'adresses de Flaubert, on dénombrait jusqu'à présent 279 correspondants. Ce chiffre dépasse désormais les 300, grâce à ces lettres d'épistoliers inattendus, qui sont autant nos contemporains que les siens.

« Je pense souvent avec attendrissement aux êtres inconnus, à naître, étrangers, etc., qui s'émeuvent ou s'émouvront des mêmes choses que moi. Un livre, cela vous crée une famille éternelle dans l'humanité. Tous ceux qui vivront de votre pensée, ce sont comme des enfants attablés à votre foyer. »

Flaubert, lettre à Louise Colet

YVAN LECLERC est professeur émérite à l'université de Rouen. Spécialiste de Flaubert, il a aussi édité ses manuscrits et sa vraie correspondance.

AUTEURS : Jeanne BEM, Pierre BERGOUNIOUX, Belinda CANNONE, Philippe DELERM, Benoît DUFAU, Philippe DUFOUR, Joëlle GARDES, Sebastián GARCÍA BARRERA, Patrick GRAINVILLE, Yvan LECLERC, Philippe LE GUILLOU, Jean-Marc LÉVY-LEBLOND, Benoît MELANÇON, Christine MONTALBETTI, Ramona NADDAFF, François PRISER, Daniel SANGSUE, Michel SCHNEIDER, Posy SIMMONDS, Philippe VILAIN, Vincent VIVÈS, Michel WINOCK, Fawzia ZOUARI, Anonyme.

